

Shakespeare

Macbeth



Humanis

MACBETH

TRAGÉDIE

William Shakespeare

Traduit par François Pierre Guillaume Guizot

Edition originale :

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPEARE

TRADUCTION DE M. GUIZOT

*NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE AVEC UNE ÉTUDE SUR SHAKESPEARE
DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES*

Volume 2

Jules César – Cléopâtre – Macbeth – Les Méprises – Beaucoup de bruit pour rien.



PARIS

À LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1864



Table des matières

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 29 illustrations - 44 notes de bas de page - Environ 181 pages au format Ebook.
Sommaire interactif avec hyperliens.*

<u>MACBETH.....</u>	<u>2</u>
<u>À PROPOS DE CETTE ÉDITION.....</u>	<u>5</u>
<u>NOTES ET RÉSUMÉ.....</u>	<u>6</u>
<u>NOTICE SUR MACBETH.....</u>	<u>6</u>
RÉSUMÉ	-
ANALYSE	-
ANECDOTES	-
ADAPTATIONS AU CINÉMA	-
PERSONNAGES	-
<u>ACTE PREMIER</u>	<u>-</u>
SCÈNE I	-
SCÈNE II	-
SCÈNE III	-
SCÈNE IV	-
SCÈNE V	-
SCÈNE VI	-
SCÈNE VII	-
<u>ACTE DEUXIÈME</u>	<u>-</u>
SCÈNE I	-

SCÈNE II	-
SCÈNE III	-
SCÈNE IV	-

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I	-
SCÈNE II	-
SCÈNE III	-
SCÈNE IV	-
SCÈNE V	-
SCÈNE VI	-

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I	-
SCÈNE II	-
SCÈNE III	-

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I	-
SCÈNE II	-
SCÈNE III	-
SCÈNE IV	-
SCÈNE V	-
SCÈNE VI	-
SCÈNE VII	-

À PROPOS DE CETTE ÉDITION

Cette édition pour livre numérique a été réalisée par les éditions Humanis.

Nous apportons le plus grand soin à nos éditions numériques en incluant notamment des sommaires interactifs ainsi que des sommaires au format NCX dans chacun de nos ouvrages. Notre objectif est d'obtenir des ouvrages numériques de la plus grande qualité possible.

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, nous vous serions infiniment reconnaissants de nous les signaler afin de nous permettre de les corriger. Tout mail qui nous sera adressé dans ce but vous donnera droit au remboursement de votre ouvrage.



Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde
BP 30513
5, rue Rougeyron
Faubourg Blanchot
98 800 - Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com

ISBN : 979-10-219-0024-0 – Août 2012

La version du texte proposée dans cette édition est celle de l'édition originale des « Œuvres complètes de Shakespeare » réalisée par Librairie académique Didier et Cie et composée de 8 volumes et plus précisément, de la réédition de cette série, réalisée entre 1862 et 1863. La numérisation choisie est celle réalisée par « The Internet Archive » et diffusée par le projet Gutenberg.

Illustration de couverture : John Singer Sargent

NOTES ET RÉSUMÉ

NOTICE SUR MACBETH

Par François Pierre Guillaume Guizot – 1821



Kenny Meadows. « Lady Macbeth ». Gravure de 1850. Shelfmark

En l'année 1034, Duncan succéda sur le trône d'Écosse à son grand-père Malcolm. Il tenait son droit de sa mère Béatrix, fille aînée de Malcolm : la cadette, Doad, était mère de Macbeth, qui se trouvait ainsi cousin-germain de Duncan. Le père de Macbeth était Finleg, thane de Glamis, désigné sous le nom de Sinell dans la tragédie et dans la chronique de Hollinshed, d'après l'autorité d'Hector Boèce, à qui a été emprunté le récit des événements concernant Duncan et Macbeth. Comme Shakespeare a suivi de point en point la chronique de Hollinshed, les faits contenus dans cette chronique sont nécessaires à rappeler ; ils ont d'ailleurs en eux-mêmes un intérêt véritable.

Macbeth s'était rendu célèbre par son courage, et on l'eût jugé parfaitement digne de régner s'il n'eût été « de sa nature, » dit la chronique, « quelque peu cruel. » Duncan, au contraire, prince peu guerrier, poussait jusqu'à l'excès la douceur et la bonté ; en sorte que si l'on eût pu fondre le caractère des deux cousins et les tempérer l'un par l'autre, on aurait eu, dit la chronique. « un digne roi et un excellent capitaine. »

Après quelques années d'un règne paisible, la faiblesse de Duncan ayant encouragé les malfaiteurs, Banquo, thane de Lochaber, chargé de recueillir les revenus du roi, se vit forcé de punir un peu sévèrement (*somewhat sharpelie*) quelques-uns des plus coupables, ce qui occasionna une révolte. Banquo, dépouillé de tout l'argent qu'il avait reçu, faillit perdre la vie, et ne s'échappa qu'avec peine et couvert de blessures. Aussitôt qu'elles lui permirent de se rendre à la cour, il alla porter plainte à Duncan et il détermina enfin celui-ci à faire sommer les coupables de comparaître ; mais ils tuèrent le sergent d'armes qu'on leur avait envoyé et se

préparèrent à la défense, excités par Macdowald, le plus considéré d'entre eux, qui, réunissant autour de lui ses parents et ses amis, leur représenta Duncan comme un lâche au cœur faible (*taint hearted milksop*), plus propre à gouverner des moines qu'à régner sur une nation aussi guerrière que les Écossais. La révolte s'étendit particulièrement sur les îles de l'ouest, d'où une foule de guerriers vinrent dans le Lochaber se ranger autour de Macdowald ; l'espoir du butin attira aussi d'Irlande un grand nombre de Kernes et de Gallouglasses¹, prêts à suivre Macdowald partout où il voudrait les conduire. Au moyen de ces renforts, Macdowald battit les troupes que le roi avait envoyées à sa rencontre, prit leur chef Malcolm, et, après la bataille, lui fit trancher la tête.

Duncan, consterné de ces nouvelles, assembla un conseil où Macbeth lui ayant vivement reproché sa faiblesse et sa lenteur à punir, qui laissaient aux rebelles le temps de s'assembler, offrit cependant de se charger, avec Banquo, de la conduite de la guerre. Son offre ayant été acceptée, le seul bruit de son approche avec de nouvelles troupes effraya tellement les rebelles qu'un grand nombre déserta secrètement ; et Macdowald, ayant essayé avec le reste, de tenir tête à Macbeth, fut mis en déroute et forcé de s'enfuir dans un château où il avait renfermé sa femme et ses enfants ; mais, désespérant d'y pouvoir tenir, et dans la crainte des supplices, il se tua, après avoir tué d'abord sa femme et ses enfants. Macbeth entra sans obstacle dans le château, dont les portes étaient demeurées ouvertes. Il n'y trouva plus que le cadavre de Macdowald au milieu de ceux de sa famille ; et la barbarie de ce temps fut révoltée de ce qu'insensible à ce tragique spectacle, Macbeth fit couper la tête de Macdowald pour l'envoyer au roi, et attacher le reste du corps à un gibet. Il fit acheter très cher aux habitants des îles le pardon de leur révolte, ce qui ne l'empêcha pas de faire exécuter tous ceux qu'il put prendre encore dans le Lochaber. Les habitants se récrièrent hautement contre cette violation de la foi promise, et les injures qu'ils proférèrent contre lui, à cette occasion, irritèrent tellement Macbeth qu'il fut près de passer dans les îles avec une armée pour se venger ; mais il fut détourné de ce projet par les conseils de ses amis, et surtout par les présents au moyen desquels les insulaires achetèrent une seconde fois leur pardon.

Peu de temps après, Suénon, roi de Norwège, ayant fait une descente en Écosse, Duncan, pour lui résister, se mit à la tête de la portion la plus considérable de son armée, dont il confia le reste à Macbeth et à Banquo. Duncan, battu et près de s'enfuir, se réfugia dans le château de Perth, où Suénon vint l'assiéger. Duncan ayant secrètement instruit Macbeth de ses intentions, feignit de vouloir traiter et traîna la chose en longueur jusqu'à ce qu'enfin, averti que Macbeth avait réuni des forces suffisantes, il indiqua un jour pour livrer la place, et en attendant il offrit aux Norwégiens de leur envoyer des provisions de bouche, qu'ils acceptèrent avec d'autant plus d'empressement que depuis plusieurs jours ils souffraient beaucoup de la disette. Le pain et la bière qu'on leur livra avaient été mêlés du jus d'une baie extrêmement narcotique, en sorte que, s'en étant rassasiés avec avidité, ils tombèrent dans un sommeil dont il fut impossible de les tirer. Alors Duncan fit avertir Macbeth, qui, arrivant en diligence et entrant sans obstacle dans le camp, massacra tous les Norwégiens, dont la plupart ne se réveillèrent pas, et dont les autres se trouvèrent tellement étourdis par l'effet du soporifique qu'ils ne purent faire aucune défense. Un grand nombre de mariniers de la flotte norwégienne, qui étaient venus pour prendre leur part de l'abondance répandue dans le camp, partagèrent le sort de leurs compatriotes, et Suénon, qui se sauva, lui onzième, de cette boucherie, trouva à peine assez d'hommes pour conduire le vaisseau sur lequel il s'enfuit en Norwège. Ceux qu'il laissa derrière furent, trois jours après, tellement battus par un vent d'est qu'ils se brisèrent les uns contre les autres et s'enfoncèrent dans la mer, dans un lieu appelé les sables de Drownelow, où ils sont encore aujourd'hui (1574), dit la chronique, « au grand danger des vaisseaux qui viennent sur la côte, la mer les couvrant entièrement pendant le flux, tandis que le reflux en laisse paraître quelques parties au-dessus de l'eau. » Ce désastre causa une telle consternation en Norwège qu'encore plusieurs années après on n'y armait point un chevalier sans lui faire jurer de venger ses compatriotes tués en Écosse. Duncan, pour célébrer sa délivrance, ordonna

¹ Soldats d'infanterie, armés les premiers à la légère, les seconds d'armes pesantes.

de grandes processions ; mais, pendant qu'on les célébrait, on apprit le débarquement d'une armée de Danois, sous les ordres de Canut, roi d'Angleterre, qui venait venger son frère Suénon. Macbeth et Banquo allèrent au-devant d'eux, les défirent, les forcèrent à se rembarquer et à payer une somme considérable pour obtenir la permission d'enterrer leurs morts à Saint-Colmes-Inch, où, dit la chronique, on voit encore un grand nombre de vieux tombeaux sur lesquels sont gravés les armes des Danois.

Tels sont, dans les exploits de Macbeth et de Banquo, ceux dont Shakespeare, d'après Hollinshed, a fait usage dans sa tragédie. Ce fut peu de temps après que Macbeth et Banquo, se rendant à Fores, où était le roi, et chassant en chemin à travers les bois et les champs, « sans autre compagnie que seulement eux-mêmes, » furent soudainement accostés, au milieu d'une lande, par trois femmes bizarrement vêtues et « semblables à des créatures de l'ancien monde » (*elder world*), qui saluèrent Macbeth précisément comme on le voit dans la tragédie. Sur quoi Banquo : « Quelle manière de femmes êtes-vous donc, dit-il, de vous montrer si peu favorables envers moi que vous assigniez à mon compagnon non-seulement de grands emplois, mais encore un royaume, tandis qu'à moi vous ne me donnez rien du tout ? – Vraiment, dit la première d'entre elles, nous te promettons de plus grands biens qu'à lui, car il régnera en effet, mais avec une fin malheureuse, et il ne laissera aucune postérité pour lui succéder ; tandis qu'au contraire toi, à la vérité, ne régneras pas du tout, mais de toi sortiront ceux qui gouverneront l'Écosse par une longue suite de postérité non interrompue. » Aussitôt elles disparurent. Quelque temps après, le thane de Cawdor ayant été mis à mort pour cause de trahison, son titre fut conféré à Macbeth, qui commença, ainsi que Banquo, à ajouter grande foi aux prédictions des sorcières et à rêver aux moyens de parvenir à la couronne.

Il avait des chances d'y arriver légitimement, les fils de Duncan n'étant pas encore en âge de régner et la loi d'Écosse portant que si le roi mourait avant que ses fils ou descendants en ligne directe fussent assez âgés pour prendre le maniement des affaires, on élirait à leur place le plus proche parent du roi défunt. Mais Duncan ayant désigné, avant l'âge, son fils Malcolm pour prince de Cumberland et son successeur au trône, Macbeth, qui vit par là ses espérances renversées, se crut en droit de venger l'injustice qu'il éprouvait. Il y était d'ailleurs sans cesse excité par Caithness, sa femme, qui, brûlant du désir de se voir reine, « et impatiente de tout délai, dit Boèce, comme le sont toutes les femmes, » ne cessait de lui reprocher son manque de courage. Macbeth ayant donc assemblé à Inverness, d'autres disent à Botgsvane, un grand nombre de ses amis auxquels il fit part de son projet, tua Duncan, et se rendit avec son parti à Scone, où il se mit sans difficulté en possession de la couronne.

La chronique de Hollinshed rapporte sans aucun détail le meurtre de Duncan. Les incidents qu'a mis en scène Shakespeare sont tirés d'une autre partie de cette même chronique concernant le meurtre du roi Duffe, assassiné, plus de soixante ans auparavant, par un seigneur écossais nommé Donwald. Voici les circonstances de ce meurtre telles que les rapporte la chronique.

Duffe s'était montré, dès le commencement de son règne, très occupé de protéger le peuple contre les malfaiteurs et « personnes oisives qui ne voulaient vivre que sur les biens des autres. » Il en fit exécuter plusieurs, força les autres à se retirer en Irlande ou bien à apprendre quelque métier pour vivre. Bien qu'ils ne tinssent, à ce qu'il paraît, à la haute noblesse d'Écosse que par des degrés assez « éloignés, les nobles, dit la chronique, furent très offensés de cette extrême rigueur, regardant comme un déshonneur, pour des gens descendus de noble parentage, d'être contraints de gagner leur vie par le travail de leurs mains, ce qui n'appartient qu'aux hommes de la glèbe et autres de la basse classe, nés pour travailler à nourrir la noblesse et pour obéir à ses ordres. » Le roi fut, en conséquence, regardé par eux comme ennemi des nobles et indigne de les gouverner, étant, disaient-ils, uniquement dévoué aux intérêts du peuple et du clergé, qui faisaient, en ce temps, cause commune contre l'oppression des grands seigneurs. Le mécontentement s'accroissant tous les jours, il s'éleva plusieurs révoltes, dans l'une desquelles entrèrent quelques jeunes gentilshommes, parents de Donwald, lieutenant pour le roi du château de Fores. Ces jeunes gens furent pris, et Donwald, qui

jusqu'alors avait servi fidèlement et utilement le roi, se flatta d'obtenir leur grâce ; mais n'ayant pu y parvenir, il en conçut un violent ressentiment. Sa femme, que des causes pareilles irritaient contre le roi, n'épargna rien pour l'aigrir et lui fit comprendre combien il lui serait facile de se venger lorsque Duffe viendrait, comme cela lui arrivait souvent, loger à Fores, sans autre garde que la garnison du château, qui était entièrement à leur dévotion, et elle lui en indiqua tous les moyens.

Duffe étant venu peu de temps après à Fores, la veille de son départ, lorsqu'il se fut couché après avoir prié Dieu beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire, Donwald et sa femme se mirent à table avec les deux chambellans, dont ils avaient préparé avec soin « l'arrière-souper ou collation, » et les enivrèrent si bien qu'ils les firent tomber dans un sommeil léthargique. Alors Donwald, « quoique dans son cœur il abhorât cette action, » excité par sa femme, appela quatre de ses domestiques instruits de son projet, et qu'il avait séduits par des présents. Ils entrèrent dans la chambre de Duffe, le tuèrent, emportèrent son corps hors du château par une poterne, et, le mettant sur un cheval préparé à cet effet, le transportèrent à deux milles de là, près d'une petite rivière qu'ils détournèrent avec l'aide de quelques paysans ; puis, creusant une fosse dans le fond du lit de la rivière, ils y enterrèrent le cadavre et firent repasser les eaux par-dessus, dans la crainte que s'il venait à être découvert, ses blessures ne saignassent lorsque Donwald en approcherait, et ne le fissent ainsi reconnaître comme l'auteur du meurtre. Donwald, pendant ce temps, avait eu soin de se tenir parmi ceux qui faisaient la garde, et qu'il ne quitta pas pendant le reste de la nuit. Les circonstances subséquentes, relatives au meurtre des deux chambellans, sont telles que Shakespeare les a représentées dans Macbeth. Il en est de même des prodiges qu'il rapporte et qui eurent lieu à la mort de Duffe. Le soleil ne parut point durant six mois, jusqu'à ce qu'enfin les meurtriers ayant été découverts et exécutés, il brilla de nouveau sur la terre, et les champs se couvrirent de fleurs, bien que ce ne fût pas la saison.

Pour revenir à Macbeth, les dix premières années de son règne furent signalées par un gouvernement sage, équitable et vigoureux. On rapporte plusieurs de ses lois, dont voici quelques-unes :

« Celui qui en accompagnera un autre pour lui faire cortège, soit à l'église, au marché, ou à quelque autre lieu d'assemblée publique, sera mis à mort, à moins qu'il ne reçoive sa subsistance de celui qu'il accompagne. » La peine de mort était également portée contre celui qui prêtait serment à tout autre qu'au roi.

« Aucune sorte de seigneurs et de grands barons ne pourront, sous peine de mort, contracter mariage les uns avec les autres, surtout si leurs terres sont voisines. »

« Toute arme (*armour*) et toute épée portée pour un autre effet que la défense du roi et du royaume en temps de guerre sera confisquée à l'usage du roi, avec tous les autres biens meubles (*moveable goods*) de la personne délinquante. » Il est également défendu à tout homme du peuple d'entretenir un cheval pour aucun autre usage que l'agriculture, mais cela seulement sous peine de confiscation du cheval.

« Tous ceux qui, nommés gouverneurs ou (comme je puis les appeler) capitaines, achèteront quelques terres ou possessions dans les limites de leur commandement, perdront ces terres ou possessions, et l'argent qui aura servi à les payer. » Il leur est également défendu, sous peine de perdre leurs charges, sans pouvoir être remplacés par personne de leur famille, de marier leurs fils ou filles dans leur gouvernement.

« Personne ne pourra siéger dans une cour temporelle, sans y être autorisé par une convention du roi. » Tous les actes doivent être également passés au nom du roi.

Quelques autres lois ont pour objet d'assurer les immunités du clergé et l'autorité des censures de l'Église, de régler les devoirs de la chevalerie, les successions, etc. Plusieurs de ces lois, dont quelques-unes assez singulières pour le temps, sont faites par des motifs d'ordre et de règle ; d'autres sont destinées à maintenir l'indépendance civile contre le pouvoir des officiers de la couronne ; mais la plupart ont évidemment pour objet de diminuer la puissance

des nobles et de concentrer toute l'autorité dans les mains du roi. Toutes sont rapportées par les historiens du temps comme des lois sages et bienfaisantes ; et si Macbeth fût arrivé au trône par des moyens légitimes, s'il eût continué dans les voies de la justice comme il avait commencé, il aurait pu, dit la chronique de Hollinshed, « être compté au nombre des plus grands princes qui eussent jamais régné. »

Mais ce n'était, continue notre chronique, qu'un zèle d'équité contrefait et contraire à son inclination naturelle. Macbeth se montra enfin tel qu'il était ; et le même sentiment de sa situation qui l'avait porté à rechercher la faveur publique par la justice changea la justice en cruauté ; « car les remords de sa conscience le tenaient dans une crainte continuelle qu'on ne le servît de la même coupe qu'il avait administrée à son prédécesseur. » Dès lors commence le Macbeth de la tragédie. Le meurtre de Banquo, exécuté de la même manière et pour les mêmes motifs que ceux que lui attribue Shakespeare, est suivi d'un grand nombre d'autres crimes qui lui font « trouver une telle douceur à mettre ses nobles à mort que sa soif pour le sang ne peut plus être satisfaite, et le peuple n'est, pas plus que la noblesse, à l'abri de ses barbaries et de ses rapines. » Des magiciens l'avaient averti de se garder de Macduff, dont la puissance d'ailleurs lui faisait ombrage, et sa haine contre lui ne cherchait qu'un prétexte. Macduff, prévenu du danger, forma le projet de passer en Angleterre pour engager Malcolm, qui s'y était réfugié, à venir réclamer ses droits. Macbeth en fut informé, « car les rois, dit la chronique, ont des yeux aussi perçants que le lynx et des oreilles aussi longues que Midas, » et Macbeth tenait chez tous les nobles de son royaume des espions à ses gages. La fuite de Macduff, le massacre de tout ce qui lui appartenait, sa conversation avec Malcolm, sont des faits tirés de la chronique. Malcolm opposa d'abord aux empressements de Macduff des raisons tirées de sa propre incontinence, et Macduff lui répondit comme dans Shakespeare, en ajoutant seulement : « Fais-toi toujours roi, et j'arrangerai les choses avec tant de prudence que tu pourras te satisfaire à ton plaisir, si secrètement que personne ne s'en apercevra. » Le reste de la scène est fidèlement imité par le poète ; et tout ce qui concerne la mort de Macbeth, les prédictions qui lui avaient été faites et la manière dont elles furent à la fois éludées et accomplies, est tiré presque mot pour mot de la chronique où nous voyons enfin comment « par l'illusion du diable il déshonora, par la plus terrible cruauté, un règne dont les commencements avaient été utiles à son peuple ². » Macbeth avait assassiné Duncan en 1040 ; il fut tué lui-même en 1057, après dix sept ans de règne.

Tel est l'ensemble de faits auquel Shakespeare s'est chargé de donner l'âme et la vie. Il se place simplement au milieu des événements et des personnages, et d'un souffle mettant en mouvement toutes ces choses inanimées, il nous fait assister au spectacle de leur existence. Loin de rien ajouter aux incidents que lui a fournis la relation à laquelle il emprunte son sujet, il en retranche beaucoup ; il élague surtout ce qui altérerait la simplicité de sa marche et embarrasserait l'action de ses personnages ; il supprime ce qui l'empêcherait de les pénétrer d'une seule vue et de les peindre en quelques traits. Macbeth, avec les crimes et les grandes qualités que lui attribue son histoire, serait un être trop compliqué ; il faudrait en lui trop d'ambition et trop de vertu à la fois pour que l'une de ses dispositions pût se soutenir quelque temps en présence de l'autre, et l'on aurait besoin de trop grandes machines pour faire pencher la balance de l'un ou l'autre côté. Le Macbeth de Shakespeare n'est brillant que par ses vertus guerrières, et surtout par sa valeur personnelle ; il n'a que les qualités et les défauts d'un barbare : brave, mais point étranger à la crainte du péril dès qu'il y croit, cruel et sensible par accès, perfide par inconstance, toujours prêt à céder à la tentation qui se présente, qu'elle soit de crime ou de vertu, il a bien, dans son ambition et dans ses forfaits, ce caractère d'irréflexion et de mobilité qui appartient à une civilisation presque sauvage ; ses passions sont impérieuses, mais aucune série de raisonnements et de projets ne les détermine et ne les

² Chroniques de Hollinshed, édit. in-fol. de 1586, t. Ier, p. 168 et suiv., et pour ce qui concerne le meurtre du roi Duffe, p. 150 et suiv. C'est probablement des faits fournis par Hector Boèce à cette chronique que Buchanan, en rapportant beaucoup plus sommairement l'histoire de Macbeth, a dit : *Multa hic fabulose quidam nostrorum affingunt ; sed quia theatris aut milesiis fabulis sunt aptiora quam historiae, ea omitto.* (*Rerum Scot. Hist.*, t. VII.)

gouverne ; c'est un arbre élevé, mais sans racines, que le moindre vent peut ébranler et dont la chute est un désastre. De là naît sa grandeur tragique ; elle est dans sa destinée plus que dans son caractère. Macbeth, placé plus loin des espérances du trône, fût demeuré vertueux, et sa vertu eût été inquiète, car elle eût été seulement le fruit de la circonstance ; son crime devient pour lui un supplice, parce que c'est la circonstance qui le lui a fait commettre : ce crime n'est pas sorti du fond de la nature de Macbeth ; et cependant il s'attache à lui, l'enveloppe, l'enchaîne, le déchire de toutes parts, et lui crée ainsi une destinée tourmentée et irrémédiable, où le malheureux s'agite vainement, ne faisant rien qui ne l'enfoncé toujours davantage, et avec plus de désespoir, dans la carrière que lui prescrit désormais son implacable persécuteur. Macbeth est un de ces caractères marqués dans toutes les superstitions pour devenir la proie et l'instrument de l'esprit pervers, qui prend plaisir à les perdre parce qu'ils ont reçu quelque étincelle de la nature divine, et qui en même temps n'y rencontre que peu de difficultés, car cette lumière céleste ne lance en eux que des rayons passagers, à chaque instant obscurcis par des orages.

Lady Macbeth est bien précisément la femme d'un tel homme, le produit d'un même état de civilisation, d'une même habitude de passions. Elle y joint de plus d'être une femme, c'est-à-dire sans prévoyance, sans généralité dans les vues, n'apercevant à la fois qu'une seule partie d'une seule idée, et s'y livrant tout entière sans jamais admettre ce qui pourrait l'en distraire et l'y troubler. Les sentiments qui appartiennent à son sexe ne lui sont point étrangers : elle aime son mari, connaît les joies d'une mère, et n'a pu tuer elle-même Duncan, parce qu'il ressemblait à son père endormi ; mais elle veut être reine. Il faut pour cela que Duncan périsse ; elle ne voit dans la mort de Duncan que le plaisir d'être reine ; son courage est facile, car elle n'aperçoit pas ce qui pourrait la faire reculer. Lorsque la passion sera satisfaite et l'action commise, alors seulement les autres conséquences lui en seront révélées comme une nouveauté dont elle n'avait pas eu la plus légère prévision. Ces craintes, cette nécessité de nouveaux forfaits, que son mari avait entrevus d'avance, elle n'y avait jamais songé. Elle voulait bien rejeter le crime sur les deux chambellans ; mais ce n'est pas elle qui songe à les tuer ; ce n'est pas elle qui prépare le meurtre de Banquo, le massacre de la famille de Macduff. Elle n'a pas vu si loin ; elle n'avait pas même deviné, en entrant dans la chambre de Duncan égorgé, l'effet que produirait sur elle un pareil spectacle. Elle en sort troublée, ne dédaignant plus les terreurs de son mari, mais l'engageant seulement à ne se pas trop arrêter sur des images, dont on voit qu'elle commence à se sentir elle-même obsédée. Le coup est porté et se révélera dans l'admirable et terrible scène du somnambulisme : c'est là que nous apprendrons ce que devient, lorsqu'il n'est plus soutenu par l'aveugle emportement de la passion, ce caractère en apparence si inébranlable. Macbeth s'est affermi dans le crime, après avoir hésité à le commettre, parce qu'il le comprenait ; nous verrons sa femme, succombant sous la connaissance qu'elle en a trop tard acquise, substituer une idée fixe à une autre, mourir pour s'en délivrer, et punir par la folie du désespoir le crime que lui a fait commettre la folie de l'ambition.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>